

Compte rendu de lecture

**Renée Ventresque, *Saint-John Perse dans sa bibliothèque*,
Paris : Honoré Champion, collection *Littérature de notre siècle*,
janvier 2007, 305 p.**

Pousser la porte de la Fondation Saint-John Perse, située dans la Cité du livre d'Aix-en-Provence, c'est entrer dans la caverne d'Ali Baba, à condition bien entendu de préférer aux pierres précieuses et aux pièces d'or le trésor d'une bibliothèque de poète. C'est en effet en ce lieu que sont conservés les livres qui ont été les compagnons du poète depuis son enfance antillaise jusqu'à sa retraite finale aux Vigneaux, ainsi qu'un nombre important de dossiers que le poète a constitués, à l'époque de son exil américain, sur les questions sensibles touchant à la vie politique, poétique, voire même scientifique de son temps.

Renée Ventresque connaît mieux que quiconque la bibliothèque de Saint-John Perse. Depuis l'époque de sa première thèse, publiée en 1993, elle n'a cessé d'observer à la loupe et de déchiffrer les soulignements et les marges, noircies d'annotations ou de simples codes personnels, des livres préférés par le poète. Elle avait commencé son enquête en s'intéressant aux lectures actives, selon son expression, des années de formation universitaire à Bordeaux et avait suivi pas à pas les étapes d'un itinéraire intellectuel tourmenté : entre 1908 et 1909, comme toute sa génération lassée du « vieux positivisme d'Auguste Comte » (Claudel), le jeune Leger découvrait Nietzsche avec exaltation et annotait furieusement *La Volonté de Puissance* ; mais, se singularisant de cette même génération, il reniait aussitôt celui qu'il avait adoré, traversait une grave crise intellectuelle et se raccrochait au transcendantalisme d'Emerson et de Whitman (*Les Antilles de Saint-John Perse, Itinéraire intellectuel d'un poète*, Paris : L'Harmattan, 1993). Continuant son enquête dans

le volumineux fonds antillais, dont elle découvrait avec étonnement qu'il n'avait cessé de s'enrichir tout au long de la vie du poète, elle apprit à évaluer la place tenue par les Antilles dans la construction mythique de sa vie et de son œuvre. Il était en effet remarquable qu'ayant quitté la Guadeloupe à l'âge de douze ans, n'y étant jamais retourné, le poète quinquagénaire ait continué à se documenter sur les îles, à rêver des îles ou à se rêver sur les îles à partir de ses lectures (*Le Songe antillais de Saint-John Perse*, Paris : L'Harmattan, 1995).

Publié sous la jolie couverture beige cartonnée des éditions Champion, le présent ouvrage se situe, pour ce qui concerne sources, méthode, voire même contenu, dans le droit fil des essais précédents. Dans un excellent avant-propos, Renée Ventresque tire le bilan pour la recherche persienne, et plus généralement pour la recherche littéraire, de sa longue fréquentation d'une bibliothèque d'écrivain, « lieu privé par excellence ». La réflexion s'y nourrit d'autocritique. Elle prescrit des règles de prudence et exhorte à la patience, met en garde contre la tentation du déterminisme (telle lecture a influencé directement telle œuvre poétique etc.), préfère parler de rencontres ou de fraternités, et insiste sur le fait que le déchiffrement des lectures actives d'un écrivain ne peut guère aller au-delà de la connaissance intime de l'espace mental du poète. Ce ne sera donc pas directement le poème qui en sera éclairé, mais le terrain philosophique et littéraire où il a germé.

C'est cette constance méthodologique et critique qui donne sa forte unité à un ouvrage, lequel pourrait apparaître disparate au vu de la table des matières. La première partie, consacrée aux « choix philosophiques et littéraires » poursuit l'étude déjà amorcée dans l'ouvrage de 1993 de l'itinéraire intellectuel de Saint-John Perse : Emerson et les transcendentalistes américains, Léon Bloy, les existentialistes français, *The stars in our heaven* de Peter Lum (un des nombreux ouvrages américains de vulgarisation scientifique présents dans la bibliothèque). Autant d'ouvrages dont les annotations, passées au peigne fin par Renée Ventresque, dénotent

l'extrême cohérence des sympathies et des antipathies du poète. Celles-ci, plus fortes que les premières, concernent principalement l'humanisme matérialiste de l'auteur de *L'existentialisme est un humanisme*, mais plus largement le milieu intellectuel parisien des lendemains de la guerre, que de son exil américain à tort il considère comme un bloc homogène, voulant ignorer par exemple tout ce qui, déjà, sépare Camus de Sartre.

Dans une seconde partie, intitulée « Du Livre au texte », le déchiffrement, rapprochant davantage les sources livresques de la poésie, cherche moins à comptabiliser les emprunts (dont on sait maintenant qu'ils sont innombrables) qu'à examiner d'une part les modalités pratiques en amont du poème, de telle ou telle trouvaille livresque et d'autre part, en aval, le travail opéré sur l'emprunt pour l'intégrer au contexte poétique. Ici encore, on appréciera que, refusant de s'arrêter à la jubilation de la simple découverte de sources inconnues, l'auteur sache montrer comment un texte mort se transforme sous la baguette du magicien des mots en texte vivant.

La troisième partie, enfin, se concentre sur la création (le mot est à prendre au sens propre) du volume de la Pléiade. Celui-ci présente en effet tous les traits d'une œuvre poétique à part entière. Renée Ventresque en fait la démonstration à partir de l'exemple de la Biographie rédigée par le poète sur le mode de l'autofiction. Les développements de cette dernière partie sont les amorces d'un travail plus ample sur le même thème, que l'auteur engagera à partir de l'examen complet de la Correspondance inédite entre 1966 et 1970 de Saint-John Perse et de Robert Carlier, à qui avait été confiée par Gallimard l'édition du volume des *Œuvres complètes*. Saluons pour terminer la vivacité de la plume de Renée Ventresque qui sait emporter l'adhésion de son lecteur.

Henriette Levillain

(à paraître dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*)